



HAL
open science

Présentation

Olivier Tort

► **To cite this version:**

Olivier Tort. Présentation. Rhétorique et politisation de la fin des Lumières au printemps des peuples, Artois Presses Université, pp.7 - 18, 2021, Histoire, 978-2-84832-473-9. 10.4000/books.apu.18917 . hal-04049204

HAL Id: hal-04049204

<https://univ-artois.hal.science/hal-04049204>

Submitted on 28 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



Sophie-Anne Leterrier et Olivier Tort (dir.)

Rhétorique et politisation de la fin des Lumières au printemps des peuples

Artois Presses Université

Présentation

Olivier Tort

DOI : 10.4000/books.apu.18917
Éditeur : Artois Presses Université
Lieu d'édition : Arras
Année d'édition : 2021
Date de mise en ligne : 9 avril 2021
Collection : Histoire
EAN électronique : 9782848325033



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2021

Ce document vous est offert par Université d'Artois



UNIVERSITÉ D'ARTOIS

Référence électronique

TORT, Olivier. *Présentation* In : *Rhétorique et politisation de la fin des Lumières au printemps des peuples* [en ligne]. Arras : Artois Presses Université, 2021 (généré le 28 mars 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/apu/18917>>. ISBN : 9782848325033. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.apu.18917>.

PRÉSENTATION

Olivier Tort

Les noces de la rhétorique et de la politique sont anciennes, petites-filles du *logos* grec et de la *virtus* romaine, de Démosthène et de Cicéron. L'art oratoire visant à convaincre et à persuader l'auditeur, précisément parce qu'il était intimement lié à la politique, a fréquemment pris une coloration péjorative, renvoyant à un déploiement d'éloquence pompeuse, à un discours emphatique et creux. En dépit de cette polysémie, qu'elle soit admirable, médiocre ou sophistique, la rhétorique, loin d'être un simple support langagier, se révèle dès l'origine un formidable instrument de diffusion, de sensibilisation active et de mobilisation, susceptible d'entraîner des notables mais aussi de simples citoyens prenant conscience d'intérêts communs. Par cette capacité fédérative qui lui est inhérente, l'éloquence rhétorique apparaît comme un instrument sans équivalent pour rendre solidaires des individus, grâce à une représentation commune de la chose publique. Même lorsqu'elle épouse des raisonnements individualistes, la rhétorique pousse aux affiliations collectives, en interrompant, fût-ce provisoirement, le repli sur soi.

Du point de vue des pouvoirs en place, le premier objet de la rhétorique politique est de conforter le conformisme civique en renforçant les mobilisations collectives autour des grands mythes collectifs de la Cité, de la nation, de l'État. Que survienne une crise grave fondée sur la désagrégation du corps social ou sur l'exacerbation des compétitions internes, et la rhétorique devient alors le support d'expression de toutes les dissensions. La résolution de la crise permet aux intérêts qui triomphent de faire prévaloir un nouveau conformisme civique, souvent fragile, à la mesure des contestations langagières porteuses de systèmes alternatifs.

Les hommes au pouvoir, les commanditaires qui les financent et leurs relais institutionnels et médiatiques ont, par nature, tendance à délégitimer ces discours contestataires au profit d'une prétention monopolistique à la sacralité civique, qui rejette les sceptiques et les incroyants comme autant de mauvais citoyens. Cette tentation, universelle, s'observe quelle que soit la légitimité du pouvoir : les héritiers gouvernant au nom de longues traditions se trouvent,

en ceci, prestement imités par les bénéficiaires des cataclysmes de nature révolutionnaire.

Pour y faire face, les opposants sont contraints d'assumer le caractère partisan de leur démarche mobilisatrice, y compris lorsqu'ils se réclament de conformismes idéologiques considérés auparavant comme consensuels : le rapport de forces qui leur est devenu défavorable les contraint à réinventer une rhétorique adaptée aux nécessités du moment, qui sorte, au moins en partie, de la simple réitération des psalmodies antérieures. Ainsi, ces réactualisations rhétoriques forcées, filles de la nécessité, encouragent-elles aussi la croissance et l'expansion des phénomènes de politisation, même lorsqu'elles vont à l'encontre de ce qui apparaît sur le moment comme « le sens de l'Histoire ».

La Révolution française et les secousses qu'elle a engendrées dans toute l'Europe jusqu'en 1848 ont donné à voir de façon particulièrement spectaculaire cette influence complexe et mutuelle du Verbe sur la politisation collective. Si le mouvement révolutionnaire a évidemment favorisé les rhétoriques de contestation, chacun des partis, groupes et clans successivement aux affaires a tenté, pour préserver sa fragile autorité, de délégitimer toute opposition, interne ou externe, en la présentant comme factieuse. Les rhétoriques à prétention unanimiste et les rhétoriques de partition se sont donc superposées, en une sorte de guérilla verbale faite pour neutraliser les mots des adversaires, quelle que soit leur diversité. Si l'autocratie napoléonienne a mis ensuite en sourdine toutes ces rhétoriques tumultueuses avec l'objectif assumé de *dépolitiser* la société française au motif de réussir la réconciliation nationale, ces dernières sont réapparues au grand jour dès 1814 pour ne plus disparaître ensuite, malgré les limitations régulièrement apportées à la liberté d'expression.

Il importe toutefois de se défier des continuités factices. Pour reprendre l'expression d'Anne Vibert, l'éloquence de la Révolution française a largement constitué un « contre-modèle » pour les générations suivantes, en dépit d'une réhabilitation avant tout littéraire, par Nodier dans ses *Recherches sur l'éloquence révolutionnaire* (1829)¹. On doit donc se demander selon quelles modalités le bouillonnement rhétorique de la Révolution a été conçu, assimilé, mis à distance et pour partie réinventé dans le demi-siècle qui suit. Quelle a été l'incidence de cette rhétorique des temps révolutionnaires dans la sensibilité politique des générations suivantes et dans la politisation des individus socialement et idéologiquement plus en marge ?

Politisation, qu'est-ce à dire ? On sait la fortune du concept en histoire contemporaine depuis les analyses pionnières de Maurice Agulhon. Dans le sillage de ce dernier, plusieurs générations d'historiens se sont montrées

¹ Anne Vibert, « L'éloquence révolutionnaire : modèle ou contre-modèle pour l'éloquence politique au dix-neuvième siècle ? » dans Éric Négrel et Jean-Paul Sermain (dir.), *Une expérience rhétorique : l'éloquence de la Révolution*, Oxford, Voltaire Foundation, 2002, p. 297-311.

attentives à guetter les signes avant-coureurs de la républicanisation de la société française, dès avant la révolution de 1848 : structures de sociabilité nouvelles, apprentissage du vote, éducation populaire par la presse militante et autres pratiques collectives, tout faisait sens pour expliquer le futur triomphe de Marianne, comme matrice du nouveau conformisme civique. Peu à peu, le concept s'est enrichi et complexifié, tandis que le caractère téléologique de certaines analyses se trouvait contesté ou nuancé.

Les sciences sociales ont tendu à suggérer qu'au sens le plus générique du terme, la politisation était partout, y compris en dehors des lieux dévolus à la vie politique. Pour reprendre les mots de Jacques Lagroye, on s'est trouvé conduit à « transgresser les catégories constituées » et à « requalifier » en activité politisée des modes d'existence qui prétendaient y échapper². C'était, précisément, le signe d'une diffusion virale de vocables et d'enjeux politiques, en vertu de processus complexes, chaotiques et souvent fragmentaires.

Sur le terrain plus spécifiquement idéologique, l'ampleur des morcellements internes du camp républicain, le caractère fragile et réversible de la légitimation des idées démocratiques en Europe occidentale, l'importance, aujourd'hui mieux connue, des divers mouvements contre-révolutionnaires dans les progrès de la politisation, la superficialité enfin de maintes prises de conscience politiques, tout conduisait à redéfinir les contours de la politisation de façon à la fois plus exhaustive mais également plus réaliste³.

Si l'on doit s'interroger sur l'ampleur des renouvellements rhétoriques, de 1789 à 1848, en appréciant la part des héritages passés à leur juste valeur, il convient de ne pas sous-estimer les limites de la magie du Verbe auprès des masses populaires, et même auprès des couches médianes et supérieures de la société. L'hostilité d'adversaires, mais aussi la résistance de caractères réfractaires à l'instrumentalisation, le poids de l'indifférence, la résignation désabusée, ou encore la lucidité à l'égard des simulacres oratoires sont autant de facteurs qui ont concouru à limiter l'incidence de la rhétorique dans la politisation des sociétés européennes de la fin des Lumières au printemps des peuples.

C'est précisément pour souligner cette complexité stimulante des rapports entre rhétorique et politisation qu'a été conçu cet ouvrage, fruit de deux journées d'études organisées à Arras les 10 mai 2017 et 6 juin 2018. Sans prétendre à un bilan global ni *a fortiori* à un tour d'horizon exhaustif, ce qui serait totalement vain tant la matière est vaste et les recherches abondantes, il s'agit de présenter, à travers quinze contributions, des angles de vue qui questionnent ou infirment certaines idées reçues.

² Jacques Lagroye, « Les processus de politisation », dans Jacques Lagroye (dir.), *La Politisation*, Paris, Belin, 2003, p. 359-372.

³ Emmanuel Fureix et François Jarrige, *La Modernité désenchantée : relire l'histoire du XIX^e siècle français*, Paris, La Découverte, 2015, ch. 5, « Un siècle d'émancipation ? Politisation et révolution », p. 231-280.

Dans quelle mesure l'invention et la diffusion d'une rhétorique nouvelle par les révolutionnaires français a-t-elle permis la politisation progressive des sociétés ouest-européennes de la première moitié du XIX^e siècle ? Du monde anglo-saxon aux confins méridionaux de l'Europe occidentale, hispaniques ou napolitains, en passant par le territoire flamand, on verra, au fil des contributions, à quel point il importe de se défier des rapports simplistes de cause à effet. Pour la France même, il est tentant de constituer rétrospectivement des explications pédagogiques commodes et de rendre compte des processus de démocratisation et de diffusion des « valeurs » républicaines à l'aune d'un Verbe révolutionnaire considéré comme un héritage matriciel. Là encore pourtant, les analyses présentées ici suggèrent toute la complexité des entrelacements rhétoriques dans la maturation progressive d'un modèle politique national jusqu'en 1848.

Diversité idéologique profonde des rhétoriques de rupture visant à politiser le corps social (I), rôle majeur de la rhétorique classique dans la définition de nouveaux modèles politiques (II), diffusion populaire des rhétoriques politiques à contre-courant des simplismes téléologiques (III) : tels seront les trois axes qui seront développés successivement au cours de l'ouvrage.

I. Si l'on prend au sérieux l'idée de ruptures rhétoriques, il est frappant de constater à quel point la Révolution française a obligé chacun à bousculer ses habitudes langagières, y compris les adversaires et les dissidents désireux de mettre un terme à cet emballement de l'Histoire.

Grâce à la contribution de Jean-Yves Pranchère, on perçoit le malaise des grands intellectuels contre-révolutionnaires à avoir dû répondre à l'ennemi sur son terrain, mais en définitive leur basculement dans cette guerre rhétorique totale, au risque de nourrir eux-mêmes l'apocalypse du désordre honni. Finalement, un libéral comme Burke semble avoir moins de scrupules que Joseph de Maistre à entonner le langage de la croisade, et n'éprouve pas autant que lui le besoin de s'abriter derrière la volonté du tout-puissant.

Vingt ans plus tard, sous la Restauration, on perçoit encore nettement les traces de cette radicalisation langagière subversive des contre-révolutionnaires, engendrée par la Révolution et alimentée désormais par la menace de sa résurgence. La caricature de 1818 qui a été choisie pour illustrer la couverture de notre ouvrage y fait référence, non sans malice. Chateaubriand, ancien royaliste modéré passé à l'ultracisme en 1815, s'y voit caricaturé en frère prêcheur galvanisant fiévreusement son camp, juché sur sa production intellectuelle et politique passées, et ameutant un public d'ecclésiastiques et d'aristocrates totalement désinhibé par le lancement du *Conservateur*, où se mélangent des personnalités politiques reconnaissables et des quidams des beaux quartiers. Alors que les occupants étrangers quittent le pays, comme l'évoque le navire en arrière-plan, les harangues de l'écrivain romantique qui dirige cette nouvelle revue royaliste semblent servir de levain pour rallumer une guerre civile franco-française au moins verbale, à laquelle renvoie le slogan de la *guerre aux vilains* énoncé par un notable de l'auditoire chauffé

à blanc par l'orateur. Le conservatisme s'avère ainsi un faux-semblant : les propos enflammés de Chateaubriand déchainent les notables les plus rassis, comme si la « brutalisation » langagière engendrée par 1789 avait durablement contaminé tout un chacun.

La Révolution française a donc poussé ses adversaires résolus à développer une rhétorique adaptée aux circonstances nouvelles, qui a perduré ensuite bien après sa chute, au prix de quelques inflexions.

Mais l'exigence de rénovation argumentative a pesé également sur tous ceux qui, pour survivre politiquement, ont jugé nécessaire de prendre leurs distances avec le moment paroxystique le plus emblématique de la Révolution, à savoir la Terreur. Pour continuer à peser face aux tenants de la réaction, ceux-là ont dû développer des rhétoriques de l'entre-deux dissident, assumant plus ou moins ouvertement un désaveu du langage de 1793. Ces compromis intermédiaires entre imitation et rejet de la rhétorique révolutionnaire ont évolué au gré des décennies et de l'environnement politique, et l'on peut en percevoir les déclinaisons successives sur un demi-siècle depuis la phase thermidorienne et directoriale jusqu'à la période républicaine de 1848, en passant par l'ère des monarchies constitutionnelles.

Sitôt après la chute de Robespierre, les thermidoriens ont été conduits à inventer dans l'urgence une première rhétorique de rupture, distincte de celle qui prévalait jusqu'alors. Loris Chavanette souligne que la thématique de la Justice retrouvée a permis de trouver à brûle-pourpoint un registre commode à la formulation positive de cette prise de distance partielle, sans donner l'impression de renier les valeurs révolutionnaires : tant il est vrai que la Justice était, depuis 1789, un concept axiologique essentiel pour les acteurs de la Révolution. La vieille théorie des circonstances pour rendre compte des errements passés marque toutefois les limites de ce renouvellement langagier. Ces habiletés prudentes ont créé une frustration de ceux qui souhaitaient une réaction plus franche ; la scène théâtrale thermidorienne, étudiée par Sylvain Nicolle, se révèle alors un lieu exceptionnel pour exprimer ce désir de ranimer la guerre des mots, dans la bouche des acteurs comme dans celle du public, notamment à travers la pratique singulière des jets de billets sur scène, mais aussi grâce aux chansons qui continuent à être utilisées comme des hymnes de guerre civile, sans oublier les pratiques iconoclastes contre les bustes des célébrités déchues.

Vingt ans après, sous Louis XVIII et Charles X, la rhétorique du général Foy, orateur majeur du parti libéral, témoigne de l'actualisation de ces langages de fidélité en demi-teinte, alors que le contexte institutionnel est devenu encore moins favorable aux nostalgiques du Verbe révolutionnaire. Jean-Claude Caron montre comment Foy cisèle avec maestria une rhétorique « médiane » sur le fond mais percutante sur la forme, où la défense prioritaire de l'armée napoléonienne et celle du patriotisme qui lui est corrélé permettent

de promouvoir la partie la moins controversée du mouvement enclenché en 1789. Beaucoup plus que le marginal Manuel, dont il réprovoque la stratégie de rupture jusqu'au-boutiste, Foy est emblématique de cette extrême gauche parlementaire de la Restauration, soucieuse du respect de l'ordre légal jusque dans le persiflage moqueur à l'égard des hommes en place, bien loin donc du système rhétorique en vigueur en 1793.

Deux décennies plus tard, en février-mars 1848, alors que la République se réinstalle et qu'elle n'a pas encore opéré sa mue conservatrice puis réactionnaire, il est patent que continue à prévaloir, chez nombre de notables républicains, une prise de distance assumée à l'égard de la rhétorique de la Révolution française, en dépit des hommages de rigueur rendus aux grands ancêtres. En province, les proclamations d'installation des commissaires du gouvernement provisoire, étudiées par François-Xavier Martischang, semblent montrer l'attachement résolu au langage de l'union nationale, qui se double à l'occasion d'un réquisitoire à l'égard de 1793. Même chez ceux qui utilisent un mimétisme stylistique de façade, parfois maladroit, pour rendre explicite le tournant révolutionnaire auprès de la population, la « vertu » christique des quarante-huitards n'a plus grand-chose à voir avec celle de Robespierre et de Marat : des bribes langagières surnagent, mais les mots n'ont plus vraiment le même sens, la désagrégation thermidorienne continue à faire effet.

II. Par-delà ces ruptures langagières qui ont été déclenchées par la Révolution française mais ont affecté par ricochet les diverses sensibilités intellectuelles et politiques, la question de la pérennité de traditions rhétoriques antérieures à 1789 se pose inéluctablement. Puisque les principaux acteurs de la Révolution ne sont pas parvenus à imposer durablement leur rhétorique à la scène publique européenne, sinon d'une manière profondément restrictive, dégradée ou parcellaire, on est amené à se demander à l'inverse dans quelle mesure la rhétorique politique « classique », entendue au sens large, de l'Antiquité gréco-romaine à l'époque des Lumières, a continué à prospérer malgré la Révolution, et jusque dans les révolutions elles-mêmes. Grâce aux travaux de Jean-Claude Bonnet et Stéphane Zékian, on sait que le siècle des Lumières et à sa suite le XIX^e siècle naissant ont façonné une réflexion souvent conflictuelle autour de l'identification des grands hommes et des écrivains dignes d'être admis au rang de « classiques »⁴. Cela a-t-il débouché sur une imitation stylistique et argumentative, voire davantage, chez ceux-là même qui prétendaient à la rupture ?

L'influence de Cicéron comme source d'inspiration de Camille Desmoulins, analysée par Hervé Leuwers est à cet égard tout à fait emblématique. Loin de se limiter à l'emprunt de quelques *exempla* ou à

⁴ Jean-Claude Bonnet, *Naissance du Panthéon : essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998 ; Stéphane Zékian, *L'Invention des classiques*, Paris, CNRS éditions, 2012.

l'imitation studieuse de belles périodes cicéroniennes, le rapport de l'un à l'autre est celui d'une véritable fascination pour le patriote romain, défenseur intransigeant d'une vertu civique menacée, qui permet à l'ancien élève de Louis-le-Grand de modeler son propre style accusatoire, tout en ironie mordante. De manière étonnante, cette influence mêlant éthique et rhétorique perdure sous la Révolution, au moins durant les premières années, malgré le modérantisme cicéronien qui avait amené l'homme neuf d'origine plébéienne à se rapprocher du camp conservateur des *optimates*. C'est seulement quand la radicalisation révolutionnaire se précise et que la Terreur surgit que des figures plus conformes au nouvel ordre des choses, comme Brutus, se voient privilégiées et que Desmoulins prend enfin ses distances, mais comme à regret, avec ses premières amours rhétoriques.

Du côté des contre-révolutionnaires, l'usage de la rhétorique classique est aussi constamment prégnant, même si, chez les plus grands comme Joseph de Maistre, il tient davantage à la forme stylistique qu'au contenu argumentatif, profondément renouvelé par rapport à l'âge classique. Dans sa contribution, François Raviez souligne, outre le clin d'œil à Montesquieu dans le titre, la manière dont Maistre tire brillamment parti de sa maîtrise des diverses figures de style de la rhétorique classique pour composer en 1797 ses *Considérations sur la France* : hypotypose, métaphores arboricoles, paradoxes ironiques, anaphores, hypallages, hyperboles et même épanorthose, aucun des instruments stylistiques à disposition depuis Aristote et ses disciples n'est ici négligé pour emporter la controverse, par une succession époustouflante de moyens parfaitement assimilés.

La comparaison avec François-Xavier de Feller et avec Gaspard-Melchior de Jovellanos, étudiés respectivement par Matthijs Lok et par Armando Zerolo, s'avère éclairante, en ce qu'elle suggère que chez ces talents seconds, une moins grande virtuosité intellectuelle que chez Burke ou chez Maistre limite les audaces argumentatives à une synthèse actualisée d'éléments préexistants, simplement adaptée à la configuration locale et durcie du fait du rejet de l'impérialisme français.

La continuité discursive entre l'avant et l'après-1789 est particulièrement marquée chez Feller, théologien liégeois formé chez les Jésuites, excellente cheville ouvrière des Contre-Lumières ouest-européennes dès les années 1770 en raison de sa connaissance intime de la pensée philosophique française qu'il réproouve ; par la suite, son interprétation du phénomène révolutionnaire à l'aune des succès de l'impiété philosophique réduit à minima l'adaptation de sa rhétorique, au fond beaucoup plus traditionaliste que celle de Maistre ou même de Bonald⁵, dont les fulgurances et l'inventivité originale de la pensée

⁵ Sur ce dernier, voir Flavien Bertran de Balanda, *Louis de Bonald homme politique, de la fin de l'Ancien Régime à la monarchie de Juillet : modernité d'une métaphysique*

renouvellent plus substantiellement les argumentaires du camp réactionnaire. Chez Jovellanos, la continuité rhétorique est un peu moins flagrante car à la différence de Feller, il n'appartenait pas avant 1789 au monde des contre-Lumières ; il fait partie des nombreux hommes des Lumières repentis, qui ont cru aux vertus du despotisme éclairé, ici adapté au modèle de l'absolutisme espagnol, avant d'en constater l'impuissance face au souffle idéologique de la Révolution française et à l'impérialisme militaire napoléonien. Il en résulte chez lui un glissement somme toute assez classique vers un royalisme constitutionnel modéré et un libéralisme conservateur et patriotique – c'est-à-dire hostile à la France et à l'idéologie révolutionnaire –, dégagé des croyances désormais périmées en un absolutisme « éclairé » : entre 1789 et 1814, la rhétorique se voit ici adaptée, actualisée mais non recréée de toutes pièces.

L'analyse des discours libéraux et républicains sous la monarchie constitutionnelle française, entre 1814 et 1848, met au jour une fidélité au classicisme rhétorique, qui n'est, en définitive, pas moindre dans ce camp « progressiste » que chez les conservateurs et les contre-révolutionnaires et va souvent de pair avec des préférences esthétiques, elles aussi, assez classiques. Les discours du général Foy restent, comme jadis ceux de Desmoulins, pétris d'influence gréco-romaine, et l'influence se fait tellement intime que l'orateur libéral en vient à être assimilé lui-même à un Cicéron ou à un Démosthène des temps modernes. Sous la monarchie de Juillet, l'éloquence des gauches françaises en faveur des réfugiés étrangers, analysée par Delphine Diaz, révèle une fidélité aux canons de la rhétorique classique d'autant plus étonnante qu'il s'agit ici de débats d'actualité sur un sujet neuf, n'ayant commencé à agiter la scène publique que depuis les années 1820. Que ces discours humanitaires en faveur d'Italiens, d'Espagnols, d'Allemands ou de Polonais aient été tenus dans l'enceinte parlementaire, dans les banquets libéraux, ou même de façon plus subversive, à l'occasion de cérémonies funéraires, ils ont fait l'objet d'une attention constante de la part des auteurs aux bases immémoriales de la rhétorique classique visant à convaincre, à prouver et à émouvoir l'auditoire. Ici encore, même si c'est souvent de manière implicite, l'héritage rhétorique gréco-romain se voit préféré, du fait de son efficacité sur l'auditoire, à la fruste rusticité d'un *Père Duchesne*.

L'idée que soutenait Anne Vibert en 2002 d'une portée au fond limitée de la rhétorique révolutionnaire sur celle du XIX^e siècle se voit donc confirmée et étayée par ces exemples variés, si l'on entend par là une rupture réelle avec la rhétorique classique ; et ceci vaut tant pour la France que pour d'autres territoires voisins d'Europe occidentale.

III. Si la rhétorique classique, en continuant à servir de modèle, a donc puissamment contribué à forger l'identité politique des différents acteurs de la scène publique officielle et des cercles intellectuels, reste maintenant à en mesurer l'influence sur le corps social, dans les profondeurs provinciales de cet espace ouest-européen. À côté des pratiques largement étudiées des votes, des cérémonies collectives et des diverses affiliations communautaires, dans quelle mesure la rhétorique politique et intellectuelle a-t-elle également contribué à la politisation des sociétés, et jusqu'à quelles strates : élites locales, couches médianes, classes populaires ? Cette influence s'est-elle manifestée par une capillarité descendante imprégnant un lectorat provincial, ou bien par la production d'une rhétorique autonome, distincte des discours produits par les milieux autorisés des capitales nationales, qu'ils appartiennent au Pouvoir ou à l'opposition ?

L'étude faite par Nicolas Soulas sur la politisation dans le bas du couloir rhodanien, à l'époque révolutionnaire, souligne la parfaite assimilation par les élites locales de la logorrhée parisienne et du vocabulaire obsidional et paranoïaque du complot, de l'état de siège, avec les transpositions dramatiques attendues de référentiels à base historique (Saint-Barthélemy) ou géographique (Vendée), en passant par l'imputation contre-révolutionnaire de rigueur pour désigner les factions rivales. Cela permet notamment aux patriotes « exclusifs », les plus extrémistes, de tenter d'obtenir une intervention de l'État central pour prendre localement l'avantage sur les républicains modérés, chacun ayant ses cités-bastions. À défaut d'une appropriation par les milieux modestes, on observe en revanche, de manière passionnante, une réversibilité de l'instrumentalisation : loin d'être abusés par la rhétorique parisienne, les acteurs locaux, issus des élites anciennes ou révolutionnaires, l'approprient totalement et en jouent sans complexe, essayant, avec des succès certes inégaux, de manipuler l'administration départementale et le pouvoir central pour régler localement les comptes de guerres picrocholines, aux origines souvent fort lointaines et antérieures à 1789.

Plus tardivement et dans un autre registre, l'analyse par Benoît Agnès des pétitions françaises et britanniques adressées aux Chambres électives entre 1814 et 1848 révèle une capacité analogue à retourner les cadres rhétoriques normatifs contre l'autorité prescriptrice. Sous couvert de formules respectueuses et d'une auto-limitation des demandes à un terrain apparemment non révolutionnaire, tel que l'extension du suffrage, un véritable travail de sape est opéré par les milieux radicaux. Ces derniers utilisent, pour ce faire, diverses astuces rhétoriques maniant, en France, les expressions équivoques jouant sur les mots pour parvenir au but et, en Angleterre où la pratique pétitionnaire est plus ancienne et plus fréquente, des transgressions plus affirmées encore.

En ce qui concerne l'Espagne, Jean-Philippe Luis montre que la guerre d'Indépendance commencée en 1808 aboutit à une politisation brusque

et massive d'une bonne partie du corps social au sein du camp contre-révolutionnaire, sur fond de frustrations liées à l'enrichissement d'élites urbaines et de collaborateurs associés à l'occupant français. La transmission d'injonctions rhétoriques par des meneurs locaux nobles ou religieux accélère le processus, qui est ravivé à plusieurs reprises jusqu'au paroxysme de la première guerre carliste (1833-1840). L'autonomisation progressive des couches modestes dans la prise de parole et la production de discours réactionnaires apparaît plus importante au sein de la capitale madrilène que dans les zones périphériques basques, catalanes ou sévillanes. La force des liens de patronage ancestraux et la prépondérance d'une classe moyenne dans le combat traditionaliste sont autant de facteurs qui limitent souvent, hors de Madrid, les capacités du peuple royaliste à dissocier leur propos de ceux qui les embrigadent. Il faut dire que l'étonnante popularité des promesses millénaristes de purification religieuse, où l'Inquisition fait figure d'âge d'or, permet de forger un langage commun qui satisfait les humbles, et contribue à donner à la contre-révolution espagnole une singularité rhétorique assez remarquable.

Le royaume des Deux-Siciles, analysé par Pierre-Marie Delpu, révèle une situation encore plus originale au cours de la première moitié du XIX^e siècle. En ces terres napolitaines en effet, les prêtres se révèlent particulièrement nombreux à se faire les passeurs de l'agitation libérale, patriotique et, à l'occasion révolutionnaire, plutôt que les défenseurs des intérêts réactionnaires. Profitant de leur rôle social d'encadrement, en milieu rural mais aussi au cœur de Naples, ils inventent une rhétorique adaptée à la fois à leur fonction et à leur objectif. Destinée aux plus modestes (journaliers agricoles, artisans miséreux), elle utilise des formes variées et parfois singulières, telles que les prêches patriotiques et les catéchismes adaptés à la cause du *Risorgimento*, sans oublier les chansons. À rebours des lieux communs sur l'union du Trône et de l'Autel, ces prêtres napolitains deviennent du même coup les principaux acteurs de l'éducation civique et de la politisation populaire dans un sens « progressiste ». La révolte de 1820-1821, prenant place entre celle de 1799 et la radicalisation des années 1830, permet de limiter l'interruption du processus davantage que dans d'autres contrées.

Par-delà les passeurs, les médiateurs et les intercesseurs, vient en définitive la question de l'appropriation de la rhétorique politique par les milieux populaires eux-mêmes. En ce qui concerne le peuple royaliste du midi de la France, Pierre Triomphe explique qu'à la faveur de bouleversements institutionnels comme les deux Restaurations de Louis XVIII et grâce à l'agitation, qui vire localement à la réactivation d'une « Terreur blanche », une partie des couches populaires méridionales utilise le biais classique de la chanson, souvent patoisante, pour exprimer avec ses propres mots une conscience politique et un désir de violence contre les élites libérales qui l'exploitent, ou qui affichent un luxe jugé insupportable. Après l'apogée de

1814-1815, cette politisation par la rhétorique chansonnière perd logiquement en intensité, mais semble perdurer ici et là jusqu'à ce que la célébration du jeune comte de Chambord assure une relève sur des bases renouvelées. Loin ici des normes classiques de la rhétorique savante, cette parole populaire royaliste retourne en revanche la rhétorique révolutionnaire contre ses adversaires, en menaçant par exemple de couper de nombreuses têtes si Henri V revient, ou en réutilisant des airs « rouges » en y plaquant des textes « blancs ». La parole populaire se fait ici à la fois ironique et cathartique, en canalisant la violence des passions communautaires dans l'expression verbale et chansonnière.

Ainsi, on voit à travers ces quinze contributions comment, au sein de l'Europe occidentale, les formes d'éloquence et les discours engendrés par la Révolution, qu'ils y aient été favorables ou hostiles, ont rapidement muté pour se démarquer de l'héritage trouble de 1793, n'ont jamais abandonné les ressources prodigieuses de la rhétorique classique, sauf sans doute dans les milieux sociaux les plus démunis, et ont interagi les uns avec les autres, brouillant les pistes et réintroduisant en permanence de la complexité, loin de tout simplisme téléologique sur la politisation des masses.

Précisons pour finir que pour les citations, la ponctuation et l'orthographe d'époque ont été conservées, y compris pour les finales des noms et adjectifs. L'index des noms de personnes rassemble les noms des personnages et des historiens anciens cités dans l'ouvrage.

